



SAINTE-ANNE

L'enceinte du bâtiment des douanes dominant la Loire.

Les douaniers de la butte Sainte-Anne

Édifiée en 1750 au n°8 de la rue du Roi-Baco, la caserne de la butte Sainte-Anne a abrité des générations de douaniers. Dans ce lieu fermé aux regards, s'est développée une vie collective un peu en marge de celle du quartier. Quoique... Christian Gouy, Jo Le Squère et Jean Duret racontent.

Sur les hauteurs de la butte, à un jet de pierre du port, la caserne des douaniers surplombe le fleuve. Une histoire ancienne que celle de ces bâtiments, construits en lieu et place du palais du Roi Baco (XVI^e siècle), et dont seul subsiste aujourd'hui le bâtiment de l'horloge édifié en 1750. "Cette grosse bâtisse, cette forteresse, je l'ai toujours connue. Elle faisait vraiment partie du paysage du quartier" se souvient Christian Gouy, né sur la butte en 1950. Rebaptisée "résidence des douanes" après sa réhabilitation au milieu des années 80, la caserne abrite toujours, en grande majorité, des familles de douaniers. L'activité portuaire longtemps florissante du port de Nantes impliqua, de façon naturelle, la présence de douaniers : "Je revois le bois, les régimes entiers de bananes arrivant à bord de magnifiques cargos blancs, le vin d'Algérie, la canne à sucre... C'était

dans les années 50. Les douaniers chargés de la surveillance patrouillaient sur les quais, attentifs à déjouer toute tentative de vol et de contrebande" raconte Jo Le Squère, douanier et fils de douanier. "Je me souviens aussi d'une petite brigade un peu à part, sept ou huit hommes, des Bretons pour la plupart, les seuls à disposer d'une vedette pour aller sur la Loire. On appelait cette brigade la Patache. C'étaient de grands gaillards, toujours ensemble, avec leur casquette et leur grande pélerine, de vraies baraques et de bons vivants."

Des conditions de vie rudimentaires

Corps d'armée, la douane imposait la vie en caserne à ses recrues chargées de la surveillance dans des conditions plutôt spartiates. "Du début du XX^e siècle jusqu'en septembre 1943, chaque famille disposait d'une chambre et d'une cuisine avec cuisini-

Présence "naturelle" des douanes à proximité des quais en raison de l'activité florissante du port.



nière à charbon, d'un grenier et d'une cave. Un point d'eau courante était installé sur chaque palier et les WC étaient dans la cour. Quand on habitait au 3^e étage, je vous laisse imaginer la difficulté... Cela dit, armée oblige, les bâtiments étaient parfaitement entretenus ! Tous les quinze jours, les occupants lavaient les escaliers au grésil, un produit corrosif et décapant ; de même, les logements étaient inspectés de façon régulière par le commandant de corps. Cette pratique a perduré jusqu'à la reconstruction, avec l'arrivée de l'eau courante dans les logements" raconte Jean Duret, historien du quartier et arrière petit-fils de douanier. Malgré quelques aménagements bienvenus, le confort de la caserne, version après-guerre, reste encore sommaire. "En 1955 à notre arrivée butte Sainte-Anne, 80 à 90 familles, soit 300 à 400 personnes, vivaient

Jo Le Squère, douanier et fils de douanier, président de l'Hermine, un club sportif emblématique de la butte.



Christian Gouy, un enfant de la butte.

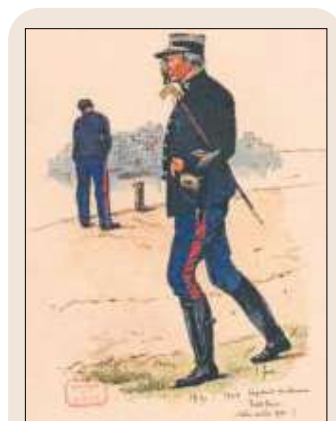
là... Le confort était rudimentaire" note Jo Le Squère. "Je me souviens de grands couloirs interminables desservant les logements de deux à trois pièces, de toilettes à l'étage, un pour trois familles, du chauffage au charbon." Faute de douches, installées dans les logements en 1968, on se débrouille autrement : "À côté de la caserne, il y avait les bains-douches municipaux où je voyais entrer les enfants des douaniers avec leurs berlingots de shampoing de toutes les couleurs" se souvient Christian Gouy.

Une vie collective intense

Pour autant, la vie quotidienne ne manquait pas de charme, tout au moins aux yeux d'un gamin de 8 ans. "La vie de caserne était sensationnelle" se souvient Jo Le Squère. "Le repas terminé, nous descendions jouer au foot, aux billes, on trouvait toujours un copain. Dans la cour, il restait encore les ruines d'un bâtiment bombardé, c'était un



Faute de douches dans les logements de la caserne, les douaniers utilisaient les bains-douches municipaux situés juste à côté des douanes.



Douanier en uniforme.

Les gabelous de la butte

Le gabelou était autrefois commis de la gabelle, puis par extension, l'employé d'octroi et le douanier. Vers 1830, le service actif de la caserne de la butte Sainte-Anne comprend 226 employés, parmi lesquels onze emballeurs, huit peseurs et un cavalier d'ordre. Les douaniers se répartissent en six lieux distincts : la Sécherie, l'Entrepôt, la Chézine*, la Fosse, l'île Gloriette et Trentemou*. Un douanier gagne en moyenne 650 francs par an, sur lesquels sont retenus 70 centimes pour le médecin et le pharmacien, 3,50 francs pour le casernement, 5 % destinés à la caisse de retraite.

*Orthographe d'époque
Source : Jean Duret

HISTOIRES DE QUARTIERS

→ vrai terrain de jeux ! La télévision n'existait pas, et je revois nos parents jouer aux cartes avec les voisins ou, aux beaux jours, discuter à la fenêtre. Il y avait une grande convivialité dans la caserne, les douaniers sont une corporation très soudée." La vie de la caserne était ponctuée de multiples animations. Parmi elles, deux fois par an, la venue des chanteurs ambulants : "C'était un couple. Lui, boîteux, chantait et elle jouait de l'accordéon. Quand ils arrivaient, tout le monde se mettait aux fenêtres. À la fin du spectacle, ils vendaient des partitions. Je suppose qu'ils faisaient une tournée dans le quartier..."

La plupart des enfants des douaniers fréquentaient l'école publique des Garennes. "On était tout le temps ensemble, à la caserne comme à l'école, et je dois reconnaître qu'on avait une forte identité" souligne Jo Le Squère. Christian Gouy, scolarisé à l'école Sainte-Anne confirme : "Les enfants des deux écoles ne se mélangeaient pas. Ceux de la caserne avaient une réputation de bagarreurs et on avait toujours la hantise de tomber sur une bande en rentrant de l'école. Faut dire qu'entre nous, ça se passait souvent aux marrons, aux châtaignes ou aux cailloux et on entendait souvent : partez de notre territoire et retournez faire vos prières !" Jo Le Squère reconnaît que la caserne, "il fallait y entrer. C'était un îlot dans le quartier, il fallait franchir une barrière, passer sous un porche. Même si l'accès était libre, les habitants de Sainte-Anne, les enfants en particulier, n'entraient pas comme ça, à moins d'y être invités."

La coop et l'Hermine

Deux institutions pourtant, permettaient la rencontre entre les habitants de la caserne



Dans la cour de la caserne des Douanes.



Jean Duret, historien du quartier et arrière petit-fils de douaniers.

et le quartier : la coopérative de la douane, ou coop, et l'Hermine. Officiellement réservée aux familles de douaniers, la coop, installée sous le bâtiment de l'horloge, proposait vins et spiritueux de bonne qualité,

épicerie, pain fabriqué sur place... Officieusement, les gens du quartier étaient nombreux à venir se ravitailler à la coop, notamment en vin : "Du très bon Côte du Rhône déclassé, que l'on appelait "le Gabelou", et dont les gars de la butte étaient assez friands" raconte Christian Gouy. Le père de Jo Le Squère tint la coop pendant plusieurs années : "Elle était ouverte trois jours par semaine et était assez mal vue des commerçants du quartier. Normal, ça leur enlevait un peu de clientèle... Elle a fermé ses portes il y a une dizaine d'années."

Côté sport, il n'y avait pas d'autre choix que le basket, à l'Hermine ou à l'amicale laïque des Garennes. "Les deux clubs se valaient, et en toute logique, nous aurions dû jouer aux Garennes. Sauf que l'Hermine a mis en place des soirées de recrutement gratuites et que ça a très bien marché. Du coup, le mélange s'est fait... Moi, je suis rentré en 1959 et je n'en suis jamais parti" affirme Jo Le Squère, aujourd'hui président de l'Hermine. Christian Gouy aussi, fit partie du club : "C'était le seul divertissement du quartier et tout le monde jouait au basket. Après le sermon du dimanche, nous partions en douce pour aller au match. Issue du patro, l'Hermine est montée jusqu'à un très haut niveau !"

Du haut de ses dix ans, Christian Gouy a regardé vivre la butte des années 50-60, le passage des gabelous en uniforme bleu marine, avec une bande rouge sur le pantalon, "un peu comme la police", les bagarres de dockers dans les cafés et l'odeur des feuilles d'automne mouillées.

EMANUELLE MORIN



"L'Hermine a mis en place des soirées de recrutement gratuites et ça a très bien marché", notamment auprès des enfants de douaniers.